fectueuse que la race américaine, et ce qui reste d'Indiens ne sera pas entièrement perdu pour la population d'un pays où l'on a un si grand besoin d'hommes.

Je profitai de mon séjour à Alto dos Bois, pour faire une excursion dans le voisinage, et, accompagné du commandant et du père du directeur, je me dirigeai vers un lieu où l'on avait établi un poste de soldats, destiné à protéger contre les Botocudos un champ de maïs, qui faisait la véritable limite du territoire portugais. Après avoir descendu le plateau sur lequel est situé l'aldea, nous passâmes par un bois d'une végétation un peu semblable, pour l'aspect, à celle de nos taillis, quand ils sont très-grands et très-fourrés. Ce bois paraissait avoir été battu mille et mille fois en tous sens; mais pourtant je n'y reconnaissais point les traces que des hommes auraient dû y laisser. « C'est ici, me dit le commandant, que viennent chasser les enfans des Macunís, et souvent ils y donnent des preuves d'une très-grande adresse.» Au-delà du bois dont je viens de parler, la végétation devint bientôt plus vigoureuse. De distance à autre, on avait ménagé sur le bord du chemin, dans l'épaisseur de la forêt, de petites places bien nettoyées, mais entourées de broussailles; et un homme, caché dans ces espèces de retraites, n'aurait pu être découvert par les passans, du moins avant qu'ils arrivassent devant lui. C'est là que les soldats indiens, qui font partie du détachement d'Alto dos Bois, se mettent en embuscade pour tirer des coups de fusil sur les Botocudos. Nous passâmes

devant une sentinelle ainsi postée, et enfin nous arrivâmes au champ de maïs, vers lequel nous avions dirigé notre promenade.

A l'extrémité du champ, dans l'épaisseur du bois, étaient les militaires portugais et indiens, chargés de protéger la récolte du maïs. Là, sur le bord d'un ruisseau, qui se jette dans le Fanado, les soldats avaient construit quelques baraques où ils couchaient et où ils faisaient cuire leurs alimens. Celles des Portugais, plus soignées, avaient la forme d'un toit; elles étaient couvertes de feuilles qui empêchaient la pluie d'y pénétrer, et, dans leur intérieur, l'on voyait des canapés rustiques (*giraos*) qui, à cause du peu de hauteur de la hutte, ne s'élevaient guère qu'à un pied au-dessus du sol. Quant aux baraques des Macunís, elles avaient été construites par les femmes, et elles étaient absolument semblables à celles qu'elles faisaient autrefois, avant que la peuplade se fût réunie aux Portugais. C'étaient des espèces de berceaux formés par des perches courbées, et sur lesquelles des feuilles de palmier avaient été étendues sans aucun art. On ne saurait entrer dans ces huttes, sans se courber; elles n'ont guère que quatre pieds de large, mais trois ou quatre personnes pourraient facilement s'asseoir dans leur longueur.

Je passai une demi-heure dans une de ces huttes. Une Indienne y faisait du filet. Je lui donnai un collier de fausses perles qui parut lui faire un très-grand plaisir; et, en échange, je reçus d'elle de l'étoupe de *cecropia*, un sac et un bracelet. D'autres femmes

m'offrirent des bagatelles, et il fallut aussi leur faire de petits présens.

Le bracelet dont je viens de parler est, je crois, assez remarquable pour mériter une description particulière. Il est composé de tuyaux d'une substance dure et cornée, longs d'environ un demi-pouce, lisses, luisans et d'un noir de jayet. Ces tuyaux sont courbés; ils vont en diminuant de grosseur d'une extrémité à l'autre, et ont la forme d'une corne tronquée au sommet; ils sont l'ouvrage et l'habitation d'une larve qui se trouve dans plusieurs rivières, et ils portent dans le pays le nom de *grumichá*.

Le détachement d'Alto dos Bois, originairement composé de trente hommes, ne l'est plus aujourd'hui (1817) que de dix. Cependant ce petit nombre de soldats suffit, parce qu'ils sont dans une continuelle activité, que le commandant met beaucoup de zèle dans son service, et que les Botocudos apercevant quelques militaires armés de fusil, craignent sans doute qu'il n'y en ait davantage.

On a donné au poste d'Alto dos Bois des vestes matelassées, semblables à celles que j'avais vues à Passanha (*gibão*); mais la pesanteur de ces espèces de cuirasses empêche le plus souvent les soldats de s'en servir. La guerre contre les Botocudos se fait ici de la même manière qu'à Passanha; je ne répèterai point les détails dans lesquels je suis déjà entré; j'ajouterai seulement que dans les attaques nocturnes, il faut nécessairement avoir les pieds nus, parce que les feuilles des arbres rendent bientôt les souliers très-glissans, et qu'il

devient alors impossible d'avancer. Les Macunís, engagés comme soldats, sont très-utiles dans les espèces de chasses que l'on fait aux Botocudos, non-seulement à cause de l'habitude qu'ils ont des forêts, mais encore parce qu'une haine sans bornes les excite contre l'ennemi.

Cette haine est produite sans doute non-seulement par la guerre que les Botocudos font aux autres nations indiennes, mais encore par l'opinion que l'on a généralement de leur anthropophagie. Le commandant d'Alto dos Bois me confirma ce que tout le monde raconte dans le pays, du goût de ces sauvages pour la chair de leurs semblables. Une couple d'années avant mon passage par l'aldea, ils avaient pris un nègre, et, peu de jours après, on trouva ses ossemens suspendus sur le bord d'un chemin. Dans une division où avait servi le commandant, on fit prisonnier, me dit-il, un Botocudo qui déjà était un homme fait; on parvint à le civiliser; on l'enrôla; il apprit le portugais, et fit un excellent soldat : cet homme ne cachait point son goût pour la chair humaine, et souvent, jetant des yeux d'envie sur la fille de M. de Magalhães, âgée de deux ou trois ans, il lui tâtait les bras et la paume des mains, et il s'écriait que ce serait un manger délicieux. Il importe trop à l'histoire de notre espèce de savoir si réellement il existe des anthropophages, pour que, dans le cours de mes voyages, je ne prisse pas à cet égard tous les renseignemens qui dépendaient de moi. J'ai rapporté les deux faits précédens tels qu'ils m'ont été racontés; mais il n'est personne qui ne sente

qu'ils n'ont rien de concluant. Comment prouver en effet que les ossemens, que l'on trouva suspendus, fussent réellement ceux du nègre qui avait été pris ? et le Botocudo civilisé, dont me parla le commandant, ne cherchait-il pas à accréditer, par des grimaces, une opinion qui rendait sa peuplade plus redoutable aux yeux des Portugais ?

Pendant mon séjour à Alto dos Bois, j'eus beaucoup à me plaindre des curieux qui m'obsédaient, et me privaient du jour lorsque j'examinais mes plantes avec la loupe. Ce fut au reste le seul reproche que j'eus à faire aux habitans de ce village ; car j'y fus traité avec une bienveillance et une hospitalité touchantes.

La situation d'Alto dos Bois est une des plus avantageuses de l'intérieur de la province des Mines. D'un côté, les cultivateurs ont un chemin magnifique jusqu'à Villa do Fanado, qui, certainement, deviendra un jour une petite ville importante; et, d'un autre côté, ils pourront facilement communiquer avec la mer, quand la civilisation ou la destruction des Botocudos permettra d'ouvrir une route directe de l'aldea des Macunís au village de Passanha, qui peut-être n'en est pas éloigné de plus de 25 à 30 lieues. La position élevée d'Alto dos Bois influe beaucoup sur sa température. Dès l'époque où j'avais quitté Villa do Principe, la saison des grandes chaleurs était passée, et j'avais toujours eu froid pendant la nuit, lorsque j'avais dormi dans mon hamac; mais nulle part je n'avais éprouvé un froid aussi vif qu'à Alto dos Bois, où cependant je couchais dans un lit. Le matin toutes les plantes étaient

couvertes d'une rosée extrêmement abondante, et l'on aurait pu croire qu'il était tombé de l'eau pendant la nuit. Il n'est pas nécessaire, je crois, de faire sentir combien une telle température doit être favorable à une culture variée. Le maïs, le blé, le coton réussissent très-bien dans les parties boisées des alentours d'Alto dos Bois. La vigne y produit, dit-on, des raisins qui mûrissent parfaitement et sont d'un très-bon goût. On cultive la canne à sucre à deux lieues de l'aldea, au-dessous du plateau qui s'étend jusqu'à Villa do Fanado; et sur les *chapadas*, le seigle donnerait probablement de très-bonnes récoltes [1]. Tandis que dans les forêts qui s'étendent de Rio de Janeiro à Barbacena, et même dans les *campos* artificiels de Catas Altas, Villa do Principe, etc., on n'obtient des vaches qu'un lait presque insipide, celui d'Alto dos Bois pourrait rivaliser avec le meilleur laitage de l'Europe, et les fromages de ce même canton sont également d'un goût fort agréable. On sent que les herbes aqueuses des forêts ne peuvent rendre le lait aussi crémeux que les plantes aromatiques et les graminées d'une consistance sèche qui couvrent les collines de Minas Novas, et en particulier d'Alto dos Bois, et il serait bien à désirer qu'on élevât, dans ce pays, un plus grand nombre de bestiaux. Je n'y

[1] J'insiste d'autant plus sur l'utilité d'essayer ce genre de culture dans les parties tempérées du *termo* de Minas Novas, que j'ai vu le seigle réussir parfaitement dans des cantons un peu analogues sur la grande chaîne occidentale (près *Congonhas da Serra*).

ai vu aucune bête à laine ; mais il n'est pas douteux que, sur les plateaux élevés, les moutons ne trouvassent une bonne nourriture. Avec des capitaux bien peu considérables, on deviendrait, dans ce canton, propriétaire d'un territoire immense, et sans doute l'on ménagerait à sa postérité l'établissement le plus riche.

Parmi les oiseaux qui se trouvent dans les bois, il en est un que je désirais beaucoup avoir : c'est la superbe espèce de hocco, connue des Brésiliens sous le nom de *mutúm ;* mais il faut que cette gallinacée soit déjà devenue fort rare, car je n'ai pu en obtenir un seul individu dans le cours de mes voyages. J'eus cependant le plaisir de voir chez le commandant d'Alto dos Bois un *mutúm* qui, apprivoisé, vivait dans sa basse-cour. Ses mouvemens étaient lents ; il paraissait fort craintif, et, quoique très-gros, il cédait la place à la moindre poule qui venait lui disputer sa nourriture [1]. On me raconta à Villa do Fanado qu'un *mutúm*

[1] Voici la description que j'ai faite de ce *mutúm*. Il pouvait avoir la grosseur d'une pintade, et une longueur d'environ trois pieds, de l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue. Tout le corps était noir, à l'exception du ventre qui était blanc depuis le derrière des cuisses jusqu'au croupion. La tête était ronde et plus large que le cou. Elle portait une huppe de plumes très-fines, longues de plus d'un pouce, et recourbées à leur extrémité : ces plumes étaient ordinairement couchées ; mais quand l'oiseau s'animait, elles se redressaient et produisaient l'effet le plus agréable. Les yeux étaient entièrement noirs et le cou long. Le bec pouvait avoir un pouce ; il était d'un rouge orangé

mâle avait donné, dans les environs de cette ville, un exemple remarquable d'amour pour sa femelle. Les deux oiseaux avaient été élevés chez un colon; la femelle fut tuée par accident; le mâle cessa alors de prendre de la nourriture, et il se laissa mourir de faim.

Après avoir quitté Alto dos Bois, je descendis dans la vallée que domine l'aldea; puis, remontant la côte opposée, je me trouvai à l'entrée d'un plateau immense. Là, j'apercevais encore le village; et de loin, ses bons habitans et moi, nous nous fîmes des signes avec la main et le chapeau, pour nous dire un dernier adieu. En général, presque partout où je m'arrêtais, mes hôtes se plaçaient, après mon départ, dans un endroit où ils pouvaient me découvrir sur le chemin, et au moment où nous devions cesser de nous voir, nous nous saluions encore pour la dernière fois.

dans sa moitié inférieure, et noir dans le reste de sa longueur; la mandibule supérieure était courbée, et elle recouvrait l'autre. La queue se composait de plumes parfaitement droites, dont quelques-unes plus courtes que les autres; elle pouvait avoir la longueur de la moitié du corps et la largeur d'environ quatre doigts; l'oiseau la tenait ordinairement dans une position oblique, et, lorsqu'il marchait, elle touchait la terre. Les ailes étaient en partie coupées dans l'individu que j'ai vu; ainsi, je ne saurais les décrire avec exactitude; mais on me dit qu'elles se croisaient par-dessus la queue. Les jambes étaient nues et écailleuses. L'ongle de derrière ne portait point à terre. D'après le prince de Neuwied et M. Spix, il faut rapporter le *mutúm* au *crax alector*, L.

Le plateau sur lequel on monte, après être sorti d'Alto dos Bois, s'étend jusqu'à une lieue de Villa do Bom Successo, à peu près dans la direction du N.-N.-E.; il est parallèle au cours du Fanado, et a plus de sept lieues de longueur. La végétation y présente des nuances très-variées. On n'y rencontre aucune habitation; on n'y aperçoit aucun ruisseau; mais on y voit quelques marais d'où s'exhale une odeur très-malsaine, et qui doivent leur origine à de petites sources dont les eaux n'ont point d'écoulement. Depuis que j'étais au Brésil, je n'avais vu nulle part un chemin aussi large et aussi uni que celui qui traverse ce vaste plateau; deux voitures y passent aisément de front, et ailleurs il est souvent fort rare qu'il puisse en passer une seule.

Comme il m'eût été impossible d'aller en un seul jour d'Alto dos Bois à Villa do Fanado, qui en est à huit lieues et demie, je quittai le chemin à environ deux lieues et demie de l'aldea, et descendant du plateau dans un fond, j'allai demander l'hospitalité à la *fazenda* d'*Antonio d'Espirito Santo*. Pendant que j'analysais des plantes, mon couteau, qui était auprès de moi, disparut, et mes soupçons tombèrent sur un jeune Indien que le commandant d'Alto dos Bois m'avait donné pour guide. Mon muletier dit à ce jeune homme que le lendemain nous retournerions à l'aldea, et que tous ceux qui étaient avec moi seraient interrogés par le commandant. Cette menace effraya l'Indien, et l'instant d'après, mon couteau se retrouva dans un endroit où j'avais déjà fait auparavant d'inutiles recherches. Le bon Macuní avait appris à lire, à

écrire, à compter ; mais toute cette science ne l'avait point corrigé du vice favori de sa nation.

Jusqu'à l'endroit où j'avais quitté le grand chemin pour me rendre à la *fazenda* d'Antonio d'Espirito Santo, le plateau ne m'avait offert que la végétation ordinaire des *chapadas*. Plus loin, les *carrascos* bas et serrés disparurent, et ils firent place à des arbrisseaux rabougris, tortueux, hauts de cinq à huit pieds, plus ou moins écartés les uns des autres, et entremêlés d'herbes assez élevées et de sous-arbrisseaux. Je ne décrirai pas les nuances nombreuses de végétation, qui, comme je l'ai déjà dit, s'offrirent successivement à mes regards; cependant je ne puis m'empêcher de faire connaître celle que j'observai en me rapprochant de Villa do Fanado. Là croît principalement l'espèce de mimose que j'ai appelée *mimosa dumetorum;* mais cette plante atteint dans cet endroit jusqu'à la hauteur d'un homme. Ses tiges délicates, serrées les unes contre les autres, forment des masses élégantes au milieu desquelles d'autres arbustes répandent une agréable variété; et, de loin en loin, s'élèvent au-dessus de ces masses des arbres à tronc gros et tortueux, qui contrastent avec les rameaux et les tiges menues des mimoses. Le chemin où ne croît pas la plus petite graminée, et qui est toujours large, uni et parfaitement beau, décrit de temps en temps des sinuosités, et l'on pourrait se croire dans un jardin anglais tenu avec un soin extrême. Cette partie de la route doit être délicieuse, quand les mimoses sont couvertes d'épis couleur de rose, et les *cassia*, de grappes

d'un jaune doré; mais malheureusement, à l'époque de mon voyage, on n'était déjà plus dans la saison des fleurs.

Dans les *carrascos* dont je viens de parler, je revis une espèce de nid que j'avais observée pour la première fois sur la *chapada* de Santa Cruz, près d'Itacarambi, et qui me semble mériter une mention particulière. Ces nids étaient suspendus aux branches des arbres, et formés de morceaux de bois entrelacés, gros comme le tuyau d'une plume. Ils pouvaient avoir un pied à un pied et demi de diamètre, et il n'était pas très-rare d'en trouver qui atteignissent jusqu'à environ trois pieds de longueur. L'entrée était latérale; l'axe présentait un vide fort étroit, et le fond seulement, garni de brins d'herbes, de duvet et d'autres matières molles, formait le véritable nid, égal en grandeur à celui d'un moineau. Il me fut impossible de bien distinguer l'oiseau qui construit ce nid remarquable; mais il ne me parut pas être plus gros qu'une grive.

A environ une lieue de Villa do Fanado, je commençai à descendre par une pente très-rapide; puis, descendant encore, mais par des pentes plus douces, je passai successivement sur une suite de petits plateaux plus bas les uns que les autres. Lorsque l'on commence à descendre, la terre, toujours rouge comme elle l'avait été auparavant, devient en même temps pierreuse; elle paraît extrêmement sèche, et la végétation change entièrement de face. Là des arbrisseaux hauts de 6 à 10 pieds ont des tiges droites, assez menues et rameuses dès la base; ils sont rapprochés les uns des autres; leurs